

Être « sans feu ni lieu », c'est être sans foyer. C'est être littéralement et métaphoriquement sans famille, sans domicile, sans transmission — le feu étant dans l'imaginaire collectif le lieu de récit des histoires intimes, familiales, communautaires. C'est être nomade et dans une identité incertaine, ouvrant à une errance infinie qui définirait en grande partie la condition humaine. L'exposition de Rachel Labastie ouvre cet espace mental de l'incertitude et de l'errance, dès son titre qui précède sa visite, puis dans l'articulation précise de symboles religieux, allégoriques, politiques (retable, calice, cendres, bâtons de marche, roue, chapelle, entraves, ailes, foyer, ossuaire, tessons), enfin dans l'expérimentation et la mise en œuvres de matières instables (l'argile crue qui ne sèche pas, l'argile sèche qui se fend), comme de matériaux plus solides et stables (le grès, le verre, le marbre, le bois).

L'archaïque, les mythes du foyer et de l'errance les plus profondément inscrits dans les représentations et les imaginaires archaïques y rencontrent la modernité — les entraves en porcelaine nous renvoient nécessairement aux actions de coercitions et de tortures politiques — et le contemporain. Ce contemporain qui célèbre le nomadisme et l'absence d'attaches comme valeurs libérales (aussi bien économiques que culturellement émancipatrices des identités figées), mais qui, aussi, voit des formes archaïques revenir, à travers des communautés temporaires néo-chamaniques, new age et/ou néo-rurales, écologistes, sorcières, ouvrant à une dialectique du nomadisme, les foyers se déplaçant de TAZ ou ZAD en retraites spirituelles et festivals autogérés.

Dans l'œuvre de Rachel Labastie, cette dialectique du foyer et du nomadisme se nourrit des transmissions de sa grand mère yéniche, nomade sédentarisée issue d'une communauté aux origines indécises, à l'instar de tous les sous-prolétaires errants d'Europe Centrale, comme en témoignent les porosités linguistiques et culturelles du yéniche avec les langues alémaniques, le yiddish et le romani. Pour les nomades, le foyer est précisément le lieu du regroupement et de la transmission, de récits de vies, donc de morts, donc de nouveau de vies. Et tourne la roue en osier, cette technique de vannerie héritée de cette ascendance nomade (*Djelem*). Puis vient le feu, celui d'un foyer archaïque pour cuire l'argile des bâtons qui, tels des carottes temporelles, incluent des tessons de céramiques récoltés dans le village abandonné d'Egulbati en Navarre espagnole, à l'occasion d'une résidence qui permet à Rachel Labastie d'inventer un rituel d'appropriation et de transmission de mémoires fantômes d'une population déchirée par la guerre civile, 80 ans après celle-ci. Appelés à devenir à leur tour errants, comme toute œuvre d'art (ce que traduisent les caisses de transport, utilisées comme matériaux et symboles dans d'autres sculptures), ces *Bâtons* de mémoires deviennent aussi allégoriquement des bâtons de marche, de pérégrination, de transmission, de récits.

Ces transmissions de gestes et de techniques, ces recueils de mémoires et allégories du nomadisme apparaissent comme des contrepoints et des libérations d'*entraves* (chaînes en porcelaine) et de *forces* (des avant-bras en marbre ou en verre qui se tiennent et se serrent, tendus dans l'espace par des sangles), qui nourrissent un imaginaire de la coercition et de l'emprise. De même, œuvrer avec de l'argile crue, qui jamais ne séchera, induit une instabilité de la matière et des formes, une inscription des gestes qui l'ont travaillée, dépassant toute forme de réification et d'assignation, de réduction et de contrainte, d'enfermement et de conditionnement. La liberté du nomadisme comme nécessité et condition, mais aussi la recherche d'équilibre dans l'instable sont au cœur de l'ensemble rétrospectif de 10 ans de démarche proposé aujourd'hui par Rachel Labastie. Une démarche qui s'ouvre désormais, comme une évidence, à la performance. Dans *Instable*, Rachel Labastie chante *Djelem, Djelem*, l'hymne des Gitans, en marchant sur une fine couche de terre sèche qui se craquèle sous ses pieds, tel un rituel de communion avec la terre, donc avec les morts. Le moment est fort, intense et symboliquement puissant. Le son d'un sol clastique habite l'espace visuel et tactile que

nous arpentons dans notre parcours de pièce en pièce, nourrissant un imaginaire poétique et sensible profondément habité.

Tristan Trémeau, 2019

Tristan Trémeau est critique d'art, docteur en histoire de l'art et professeur à l'Esad TALM-Tours et à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.